

Esperanza

Je me réveille en sursaut, encore hanté par ce rêve. C'est toujours le même : elle est là, tout près de moi. Je peux presque sentir son parfum et entendre son rire résonner dans l'air. Le vent soulève ses cheveux bruns et dessine des arabesques autour de son visage pâle. Nous riions ensemble, comme si le poids du monde avait disparu. Mais à chaque fois, ce rêve s'envole avant que je puisse la toucher, Esperanza, l'amour de ma vie.

Ce matin-là, je ne peux plus ignorer la douleur. Le temps s'est arrêté le jour où elle est partie, mais la vie continue. Je me suis dirigé, comme à mon habitude, vers ce café de la rue Augusta, celui où j'ai écrit tant de pages. Mais ce matin d'automne, quelque chose est différent : une lettre m'attend à côté de mon café, une lettre qui va changer tout ce que je croyais savoir.

Je l'ai alors ouverte, les mains tremblantes, sentant mon cœur se serrer, et avec une boule au ventre alors que je découvrais les mots d'Esperanza, si délicatement inscrits, qui m'ont ramené à une époque lointaine. Les souvenirs refont surface.

"Cher Pablo, cela fait maintenant 30 ans qu'on ne s'est plus revus. Ces dernières années, j'ai beaucoup repensé à nous. La vie m'a fait comprendre certaines choses que je refusais de voir avant. Aujourd'hui, j'ai choisi de t'écrire ces mots pour te remercier, car sans toi, je ne serais pas devenue celle que je suis maintenant.

Tu te demandes sûrement pourquoi j'ai mis autant de temps avant de te contacter ? L'autre jour, je rangeais de vieilles affaires quand je suis tombée sur ton livre. Je l'ai terminé pour la première fois et je me suis effondrée, car enfin j'ai pu accepter la femme que j'ai été. Cette femme perdue, vivant dans un monde où les gens avançaient tandis que moi je stagnais. Lorsque nous nous sommes rencontrés, j'étais profondément triste. Notre rencontre m'a changée à jamais. Malgré le temps passé, j'espère que tu m'accorderas un peu de ton temps pour discuter. Avant qu'il ne soit trop tard, je devrai te confier certaines choses. Ta présence a été une lumière dans ma vie et je tiens de tout cœur à te revoir."

Ma vue s'embrouille, je pose la lettre sur la table devant moi. Et soudain, je ne me trouve plus dans ce café, en 2025. Mon esprit vagabonde, me ramenant à ce jour d'avril 1976, la première fois que je l'ai vue.

C'était un après-midi tranquille, dans cette vieille bibliothèque aux grandes fenêtres qui donnaient sur les Ramblas. J'apercevais même depuis la fenêtre de magnifiques magnolias. J'étais bibliothécaire à Barcelone depuis quelques années déjà. J'avais trente ans, et je passais la plupart de mes journées à classer des livres, à me perdre dans leurs pages, et à observer les lecteurs qui cherchaient, eux aussi, des échappatoires à leur quotidien.

Et puis elle était entrée.

Je me rappelle, sa silhouette délicate et ses somptueux cheveux bruns se mettant en désordre sur ses épaules. Le regard fuyant, elle déambulait calmement dans les rangées de la bibliothèque. Il y avait en elle quelque chose d'impénétrable. Mes yeux n'allaient que pour elle, je ne savais pas qui elle était, pourtant je souhaitais tout connaître d'elle. C'était la première fois que je voyais une personne aussi mystérieuse. Elle semblait perdue, sans être véritablement consciente du monde qui l'entourait, comme si elle était sur le point de s'en écarter. La chose qui m'a immédiatement frappé chez elle, ce n'était pas uniquement sa beauté fragile, mais sa profonde mélancolie qui semblait pénétrer chacun de ses mouvements. Ce jour-là, elle n'avait pas prononcé un seul mot. Elle parcourait les livres avec un soin quasiment habituel tout en cherchant quelque chose, ou alors elle cherchait à fuir quelque chose.

Chaque semaine, elle revenait. Toujours seule, toujours silencieuse. Elle arrivait, s'asseyait dans un coin de la bibliothèque et feuilletait des livres sans jamais s'y attarder. Elle paraissait à la fois émerveillée, presque comme si elle tentait de trouver une réponse dans ces pages, seulement, elle ne parvenait jamais à le trouver.

Une fois, je me rappelle très bien, c'était un jour pluvieux, elle était entrée toute mouillée de la tête aux pieds. C'était le moment idéal pour briser le silence. Ce fut ce jour-là où je m'étais approché d'elle pour lui glisser quelques mots.

-Vous venez souvent ici ? lui ai-je demandé en m'asseyant en face d'elle.

Elle avait levé ses yeux vers moi, surprise. Son regard m'envoutait, j'aurais pu me noyer dans ses yeux émeraude qui m'éblouissaient si fort alors qu'elle avait le visage marqué par la fatigue et la tristesse.

-C'est un des rares endroits où je me sens en sécurité, loin du monde, répondit-elle d'un timbre si délicat, presque en retrait.

-Pourquoi ?

Elle évitait mon regard, comme si elle redoutait cette question. Un long silence s'installa entre nous. Je finis par rompre le silence maladroitement :

-C'est très impoli de ma part, je ne me suis même pas présenté. Mon nom est Pablo.

-Esperanza, murmura-t-elle d'une voix incertaine.

Esperanza, ce prénom résonnait parfaitement dans ma tête. Il semblait s'harmoniser divinement avec les aléas de la vie. Son prénom était une promesse admirable. Malgré tout, il semblait lui peser dans un monde où l'espoir abondait, alors que cette jeune femme semblait avoir perdu le sien. J'avais envie de lui dire à quel point son prénom me touchait, malgré la tristesse qu'elle portait.

-Vous m'interpellez, Esperanza.

Elle semblait perdue lorsque je lui fis le commentaire. Peut-être n'avait-elle pas l'habitude qu'on lui parle ainsi, qu'on tente de la réconforter. Ses yeux verts s'attardaient un instant sur moi, elle ne disait rien, et finit par s'en aller. Je la suivais du regard, le cœur encore battant, incapable de comprendre pourquoi cette rencontre, si brève, m'avait bouleversé à ce point.

Je reviens subitement à la réalité, en entendant le brouhaha des tables d'à côté, le bruit des tasses qui s'entrechoquent. J'ai de la peine à respirer, ma gorge se noue, aucun son ne sort de ma bouche. Pendant un instant, rien qu'en lisant les mots d'Esperanza, c'est comme si j'étais avec elle. Mes rêves et la lecture de ses mots me ramènent à cette femme, comme si depuis le début elle essayait de m'envoyer un signal. On ne rêve pas pour rien, les rêves sont notre destinée. Parfois ils nous indiquent l'arrivée d'un événement, ils sont là pour nous prévenir, nos chimères existent grâce à notre pensée. Mais cela me paraissait hors d'atteinte, comme une résonance à un univers lointain auquel je n'appartiens plus. Je relus un instant ses mots : « *je souhaiterais te revoir une dernière fois...* » C'était un autre temps, un temps où j'imaginais pouvoir la sauver de sa mélancolie, la sortir du vide qu'elle portait en elle. Mais j'étais aveuglé par mon amour. J'étais jeune, trop jeune pour comprendre que personne ne peut être sauvé de lui-même.

Je récupère alors la lettre et je me précipite à la sortie du café. Dehors, il souffle très fort, le vent du Levante arrive. Je regarde une seconde le sol quand je me fais brusquement bousculer par les va-et-vient des passants. Ma tête commence à tourner, et voilà qu'elle apparaît au milieu de la foule. Je cours vers elle en essayant de la rattraper, seulement, à l'instant où je lui prends la main, une jeune femme au chapeau bleu se retourne surprise : ce n'était pas elle. Tétanisé, je replonge dans mes souvenirs, me revoyant, à trente ans, à la bibliothèque. À cette époque, j'étais profondément fasciné par sa solitude, par sa tristesse et peut-être en réalité par le reflet de moi-même que je voyais en elle.

Je regardais à travers les fenêtres de la bibliothèque : le néant. Il faisait très sombre ce matin-là. Il se mit à pleuvoir, les gouttes ruisselaient le long des vitres. J'aimais tant les jours de pluie, entendre le bruit de l'eau tomber à toute vitesse sur le sol. C'était la journée idéale pour les amateurs de lecture qui venaient bouquiner. Cette météo m'inspirait pleinement dans mes créations de texte. Je cherchais des idées pour mon nouveau roman en regardant les gouttes de pluie s'écraser lourdement sur le sol. Penser à la présence d'Esperanza dans la bibliothèque faisait jaillir mille mots que je m'empressais de griffonner dans mon carnet. L'écriture est un moyen pour moi de m'enfuir. L'essentiel de mes pensées allait à Esperanza. Comme chaque jour, je guettais son arrivée. Enfin, je la vis entrer. Depuis mon comptoir, je l'observais discrètement. Elle flânait entre les livres et semblait hésitante. Elle finit par se rapprocher de moi, elle tenait un petit cahier usé dans les mains. Elle me sourit d'un air gêné, je lui souris en retour. Une étrange tension régnait dans l'air.

-Vous semblez ailleurs aujourd'hui, lui dis-je avec une douceur que je ne m'étais jamais autorisée auparavant.

Esperanza me regarda, avec son regard encore plus sombre que d'habitude, marqué par une tristesse qu'elle ne semblait plus pouvoir cacher. Elle me tendit le cahier avec incertitude.

-Voilà, c'est... quelque chose que j'ai écrit, que je n'ai jamais partagé. Mais peut-être... peut-être que vous, vous comprendriez.

Elle me tendit le cahier, et je sentis d'emblée sa texture rêche sous mes doigts. À sa lecture, je compris qu'il s'agissait d'un poème. L'écriture était fine, les mots semblaient à la fois fragiles et puissants.

L'espoir s'y cache

J'aime être seule, errer au calme,

Quand le silence m'enlace, mon corps s'enflamme.

Loin du brouhaha, loin des murmures, loin des voix bruyantes, je cherche un abri, une paix soulageant.

Lors de ces instants, je me sens complète,

Je pense, je respire l'esprit allégé comme le vent.

La solitude est douce, elle soulage mon âme, elle éteint la chaleur, elle calme mes drames.

Quand vient un instant, où mon cœur se serre,

Où la solitude devient trop amère, une tristesse en moi s'exclame.

Le silence oppresse, l'ombre se glace, je cherche un écho, une présence qui m'embrasse.

J'aime être seule, mais tout se lasse, quand l'absence de l'autre laisse une impasse.

Un éclat de rire, un regard échangé, et la solitude s'efface, en toute légèreté.

Alors l'espoir existe quelque part,

Il danse, introuvable, au-delà du brouillard et prêt à s'envoler.

À l'instant où je levai mes yeux, elle était partie. Elle s'était confiée à moi pour la première fois. Esperanza m'offrait une partie d'elle dans ce bouleversant poème. Mon cœur battait la chamade. Un mot sortit de ma bouche : « Attends-moi ». Elle se retourna, ses yeux scintillaient. Je lui pris ses mains avec délicatesse, tout en les réchauffant. Je la regardais avec une admiration que je ne pouvais masquer. Esperanza finit par prononcer quelques mots : « La tristesse fait partie de moi, Pablo, elle est mon ombre lumineuse où l'espoir se cache. J'espère qu'un jour je découvrirai les mots qui m'aideront à rejoindre l'autre partie de moi. C'est pour ça que je passe tous les jours à la bibliothèque. »

Elle baissa les yeux, avec un léger sourire mélancolique. J'ai alors compris qu'Esperanza souffrait de la vie. Elle n'était pas comme les autres, elle s'égarait parfois. Mais grâce à ses détours et ses doutes, elle finirait par trouver le chemin d'une vie saine et paisible. J'étais prêt à la guider vers cet espoir qu'elle avait abandonné.

Je marche depuis une heure sur un sentier pour aller à mon endroit préféré, ou, devrais-je dire, celui d'Esperanza et moi. Je m'assois sur le banc, sa lettre dans mes mains. Les familles et groupes d'amis quittent la plage et je me retrouve seul, seul face à la mer. J'observe le soleil se coucher paisiblement à l'horizon. Les couleurs du ciel m'offrent un spectacle grandiose, les teintes de rose, de jaune et d'orange dansent devant mes yeux ébahis. Cette phrase qu'a écrite Esperanza me revient à nouveau en tête : « Tu m'as trahie, Pablo, et paradoxalement, tu m'as aussi sauvée. » Les années ont passé, mais ses mots griffonnés dans une écriture tremblante ravivent des souvenirs que je pensais enfouis. Je ferme les yeux, laissant alors le bruit des vagues m'emporter. Ce printemps de 1976 me revient, un printemps où tout a changé.

Cela faisait des semaines qu'Esperanza et moi partagions nos journées dans un coin reculé de la bibliothèque. Elle se confiait à moi comme à un journal intime. Ses mots abondaient d'opinions tranchées sur le monde et les individus.

« Les gens jouent un rôle, Pablo, m'avait-elle dit un jour. Tout est une mascarade, et moi je ne sais pas mentir. Lorsqu'une personne demande comment ça va, la plupart des gens répondront qu'ils vont bien, d'une façon machinale. C'est une formule automatique et vide de sens à mes yeux. Je déteste cette question pourtant banale, car elle me rappelle que souvent, la personne qui la pose ne souhaite pas connaître la réponse.

Ce n'est qu'une forme de politesse, un réflexe, rien de plus. Mais imagine, si un jour tu répondais honnêtement, si tu disais que non, ça ne va pas... Que se passerait-il ? Un silence gêné s'installerait, une sorte de malaise parce que, dans cette société, on ne sait pas quoi faire de la vérité. On préfère détourner les yeux, prétendre que tout va bien. La souffrance fait peur, elle rappelle à chacun ses propres failles, alors on privilégie de l'ignorer et on la fuit. Je crois que c'est cela qui me dérange le plus : cette hypocrisie collective. Les gens se voilent la face, non seulement sur leur propre mal-être, mais aussi sur celui des autres. Ils construisent des façades si bien décorées qu'ils finissent par croire à leurs propres mensonges. Et moi... je ne sais pas faire semblant, Pablo. Je suis incapable de sourire lorsque je vais mal, je n'ai jamais réussi à prétendre que la vie est belle lorsqu'elle me déchire de l'intérieur. »

Je me rappelais sa voix douce qui m'avait tant chamboulé. Je voulais lui montrer qu'elle pouvait être comprise.

Mais elle avait ajouté :

« Si tu veux m'aider, alors écoute. C'est tout ce que je demande. »

J'aurais dû l'écouter. À la place, une idée s'est frayé un chemin dans ma tête : raconter son histoire, non pas pour l'exposer, mais pour capturer la beauté de sa douleur et lui faire voir qu'elle n'est pas invisible.

Chaque nuit, après avoir fermé la bibliothèque, je me mettais à écrire. J'écrivais comme un fou, hanté par ses mots, par son regard. C'était son histoire, mais aussi la mienne.

Un jour, je lui avais posé une question :

« Si tu pouvais changer quelque chose dans ce monde, qu'est-ce que cela serait ? »

Elle avait répondu, presque en chuchotant : « Que les gens cessent d'être faux. »

Cette phrase me fit un choc et elle devint le cœur du roman. Une fois terminé, je l'ai proposé à beaucoup de maisons d'édition et, finalement, une petite maison d'édition a accepté de publier mon projet anonymement. J'étais très fier du travail fourni et soulagé que mon projet voie le jour. Je voulais que ce soit une déclaration d'amour voilée tout en la rendant visible aux yeux du monde. Mais je n'avais pas anticipé ce qui suivrait.

Mon roman *Mélancolie lumineuse* gagna en popularité au fil des semaines. Je me disais que quelque part je pensais naïvement qu'elle en serait touchée. Un matin, elle est entrée dans la bibliothèque avec le livre à la main. En croisant son regard, je compris mon erreur.

« C'est toi, n'est-ce pas ? » dit-elle en levant la voix.

Elle posa brusquement l'ouvrage sur le comptoir. Son regard était noir, rempli de colère et de

déception. Je tentai de répondre, mais les mots se coincèrent dans ma gorge.
« Tu m’as trahie, Pablo. Tu as pris ce que je t’ai confié, ce que je t’ai donné et tu l’as offert au monde sans mon consentement. »
« Esperanza, je voulais que tu saches à quel point tu es importante, combien ton histoire peut émouvoir le monde. »
Elle secoua la tête, des larmes coulaient sur ses joues.
« Tu ne comprends rien. Tu as volé ce qui me restait de sincérité. »
Elle partit et je savais que je l’avais perdue pour de bon.
La lettre me brûle les doigts. Je relis ses derniers mots :
« Malgré tout, Pablo, tu m’as appris à voir ce qui comptait vraiment. Même si je n’ai jamais su te le dire, tu étais ma lumière dans l’obscurité. »

Je reste là, à contempler les oiseaux qui virevoltent dans le ciel. Nostalgique de ce mauvais souvenir, je me mets à écrire, inspiré par la beauté de ce lieu :

Notre balade

*Oh, que la vie est paisible loin des tourments.
Je marche sans vraiment savoir où je vais, cherchant seulement un endroit calme, un lieu à l’abri des regards, où personne ne passe.
Les foules m’oppressent ; leur agitation m’étouffe.
Alors, je fixe un point, n’importe lequel, comme si le reste du monde n’existait pas, comme si les autres étaient des ombres.
Je continue mon chemin, oubliant presque que j’avance.
Portée par la curiosité, je virevolte, le regard en l’air, et parfois, j’aimerais être un oiseau.
Sentir le vent sous mes ailes, planer au-dessus des nuages, effleurer l’eau de la pointe de mes pattes.
Vivre là-haut, loin de tout, bercée par la lumière du soleil, sans jamais redouter l’hiver.
Observer le monde d’en haut, et lorsque la pluie viendrait, redescendre, juste le temps de goûter l’eau sur ma langue.
Puis, quand le ciel s’éclaircirait, je reprendrais mon vol, sans destination précise.
Juste avancer, encore et encore, sans que rien ni personne ne puisse m’arrêter.*

Son souvenir est une présence constante, à la fois douce et douloureuse. Esperanza, mon ombre lumineuse, restera pour toujours une énigme, une blessure que même le temps ne peut guérir.

Cela faisait maintenant plusieurs mois qu’Esperanza avait disparu de ma vie. Comme si elle s’était volatilisée, emportée très loin de moi. Elle n’avait jamais remis les pieds à la librairie. Parfois, j’espérais reconnaître le bruit léger de ses pas, le froissement discret des pages qu’elle effleurait du bout des doigts. Mais il n’y avait rien. Il restait seulement un silence suffocant et l’écho d’une absence qui s’allongeait douloureusement.

Je ne savais même pas où elle vivait. Je réalisais que je ne l’avais jamais su. Tout ce que nous partagions étaient ces longues conversations au milieu des livres, un espace hors du monde où le temps semblait suspendu. Or, aujourd’hui, ce temps-là m’échappait.

Le passé me hantait, me rongait. Plus j’essayais de m’y raccrocher, plus il s’estompait. Il ne me restait qu’une peur, celle de voir s’effacer son visage, sa voix, son odeur, son regard. Et puis, paradoxalement, ma vie semblait figée. Je patientais, encore et toujours. J’attendais un signe de sa part, un choc, quelque chose qui viendrait briser cette routine étouffante. Mais rien ne venait. Les jours étaient longs, interminables. Les semaines semblaient peser une éternité, les mois se faisaient durs et les saisons défilaient insensiblement. L’été avait brûlé mes espoirs, l’automne avait balayé mes croyances et l’hiver m’avait enfermé dans un froid indomptable. Et le printemps ? Il tardait à venir, ou peut-être refusait-il simplement de m’atteindre.

J'étais là, prisonnier du temps, d'une attente pesante, d'une histoire qui n'avait jamais vraiment eu de fin.

Je lis la suite de sa lettre.

« Pablo, tu as été la seule personne de confiance dans ma vie. À cette époque, j'étais désespérée, et tu as été ma lumière alors que je vivais dans un noir total. Quand tu as écrit ce livre sur moi, j'ai eu peur. J'ai eu l'impression que tu me connaissais mieux que je ne me connaissais moi-même. Tu n'avais même pas besoin de me parler pour que je me sente importante, ta seule présence suffisait. C'était la première fois de ma vie que je ressentais quelque chose d'aussi fort pour quelqu'un. Et pourtant, je suis partie.

Ce livre, ton regard sur moi, tout cela m'a effrayée. J'avais l'impression d'être mise à nue face au monde et, surtout, face à toi. Alors, j'ai fui. J'ai quitté Barcelone pour tout recommencer. Jamais je n'aurais imaginé faire une chose pareille à la personne que j'aimais le plus, mais au fond de moi, je savais que je devais partir pour enfin ouvrir les yeux. Avec du recul, je réalise que c'est grâce à toi... »

Les mots flottaient devant mes yeux alors que mon esprit refusait d'assimiler ces paroles. Je relus encore et encore, comme si une erreur s'était glissée entre les lignes.

« C'était la première fois de ma vie que je ressentais quelque chose d'aussi fort pour quelqu'un. Et pourtant, je suis partie. »

Une drôle de sensation m'envahit, des frissons longent tout mon corps. Mon souffle se bloque, mes mains sont moites, mes doigts glissent sur le papier. Je ressens une chaleur brûlante camouflée dans ma poitrine comme un mélange de douleur et d'espoir, un tourbillon d'émotions absurdes qui me ronge sans prévenir.

Elle m'aimait.

C'était là sous mes yeux, tracé à l'encre. Ce que j'avais tant cherché à comprendre, ce que j'avais tant espéré, se déployait enfin. Malgré cela, cette révélation ne m'emmenait pas le sentiment de paix que j'aurais imaginé et espéré. Il était d'une frustration insupportable.

« Alors, j'ai fui. J'ai quitté Barcelone pour tout recommencer. »

Mon cœur se serre, un vide s'ouvre en moi. Je me lève de mon banc soudainement, je suis sous le choc. Un goût amer m'envahit dans la bouche comme si chaque phrase que je lisais me blessait un peu plus.

Esperanza est partie car elle avait peur. Je lui avais fait peur, moi Pablo, celui qui aurait donné sa vie pour elle. Je l'ai mise face à ses propres démons sans même en avoir eu conscience. L'amour que je lui portais, mon regard, mes mots, tout cela l'avait impressionnée. Alors elle m'a fui.

Ma tête était légère, comme si tout ce que j'avais ressenti au cours de ces années venait soudainement de s'envoler. Je me sens étourdi, et il n'y a presque plus de soleil. Je décide alors de rentrer chez moi, mais la fatigue me fait perdre mon chemin. Je me retrouve dans une rue que j'avais tant connue : l'Avenue des Drassanes. À l'époque, il y avait toujours beaucoup de monde qui y passait. J'aimais bien observer les passants, une curiosité particulière pour les inconnus. J'avais une imagination débordante à l'époque. Il m'arrivait parfois de sortir fumer une cigarette à côté de la bibliothèque. J'adorais ce moment où les gens franchissaient la porte : à peine entraient-ils qu'ils s'arrêtaient subitement de parler. Le contraste entre l'extérieur et l'intérieur de la bibliothèque était saisissant. J'ai passé des heures à observer les gens se perdre entre les rayonnages de livres. Il y avait

ceux qui cherchaient un livre et le trouvaient, et d'autres, complètement perdus, qui déambulaient sans but, errant entre les étagères sans vraiment savoir ce qu'ils cherchaient. Et puis il y a eu Esperanza. Elle est entrée, le cœur battant, les yeux brillants. Elle se baladait dans les rayons, feuilletait les livres, tournait les pages... et repartait sans en prendre un seul.

La nostalgie m'envahit en revoyant cette vitrine, et les larmes se mettent à ruisseler le long de mes joues. Je m'approche de la porte d'entrée et aperçois une affiche où il est écrit : E**** Caro, dédicace demain matin pour son recueil de poèmes. Je reste bouche bée en voyant son prénom. Ça ne peut pas être elle, je crois rêver, mais c'est bien réel. Je n'en reviens pas. Après tout ce temps, elle a enfin eu le courage de publier ses poèmes. Une fierté immense, mais la colère me rattrape vite. Voilà, c'est donc pour cela qu'elle m'a écrit cette lettre, pour m'informer qu'elle est de retour, dans notre ville.

Je finis par rentrer chez moi. Je pris le tram, et pendant le trajet, mes pensées étaient entièrement tournées vers elle, occupé par ce qu'elle m'avait laissé, pour ensuite revenir comme une fleur dans ma vie. Je descends du tram, me précipite de l'autre côté de la rue, prends une passerelle et arrive enfin chez moi. Je me laisse tomber sur mon canapé, la lettre toujours dans la main.

Je prends mon courage à deux mains et termine de lire sa lettre.

C'était grâce à toi que...

J'ai réussi à trouver mon chemin. Maintenant tu dois savoir, que je rentre m'installer un certain temps dans mon ancien appartement. Voilà, j'ai passé le cap et ai dévoilé au grand jour les poésies que j'ai écrites à cette époque. Mon déclic a été le jour où j'ai entendu notre musique à la radio, tu t'en rappelles ? "Ne me quitte pas" de Jacques Brel. J'ai fini par comprendre le sens de cette musique:

Chanter et puis rire
Laisse-moi devenir
L'ombre ton ombre

Une sensation étrange m'envahit, je me dirige vers mon meuble de tourne-disque, je cherche ce fameux disque. Je le mets sur ma platine. J'ai des frissons rien qu'à entendre cette mélodie qui me rappelle tant souvenirs. Je me mets à chanter les paroles :

Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Je t'inventerai des mots insensés que tu comprendras
Je te parlerai de ces amants-là, qui ont vu deux fois leurs cœurs s'embraser.

Quand la musique fut terminée, des larmes coulent tendrement sur mes joues. Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais pas laissé emporter par mes émotions. C'est comme si tout l'espoir et la douceur que j'avais ressentis au contact d'Esperanza se ravivaient. Un peu déboussolé, je me relève maladroitement et fais tomber derrière moi un vase de fleurs. Des centaines de pétales volèrent dans les airs. Saisi par la beauté de l'instant, j'imaginais Esperanza, dans toute sa splendeur, me rejoindre sous cette pluie de couleurs.

Je pouvais presque sentir son parfum et entendre son rire résonner dans l'air. Le vent soulevait ses cheveux bruns et dessinait des arabesques autour de son visage pâle. Nous riions ensemble, comme si le poids du monde avait disparu. Mais à chaque fois, ce rêve s'échappait avant que je puisse la toucher. Esperanza, l'amour de ma vie.